

Wojciech Chmielarz

Les Ombres

Traduit du polonais par
Caroline Raszka-Dewez

Agullo

CHAPITRE 1

Quand vous commencez à travailler dans un hôtel, la première chose qu'on vous enseigne, c'est : « Observez avec attention. » La seconde : « Oubliez aussitôt ce que vous avez vu. » Logique. Les clients tiennent à ce que le personnel soit à leur disposition dès qu'ils ont besoin d'aide. Voire avant, d'ailleurs. Pour cela, il faut observer. En revanche, si un homme d'affaires arrive pour deux jours en délégation et demande à ce qu'une jeune fille vienne le divertir dans sa chambre, il compte avant tout sur la discrétion. Et la meilleure garantie pour la discrétion, c'est l'oubli. Ainsi, « observer et oublier » devrait être considéré comme la maxime de l'hôtellerie.

Pour ce qui était de la seconde partie, Grégoire avait encore un peu de mal ; en revanche, il s'en sortait à merveille avec la première. Il avait ainsi repéré cet homme immédiatement : costaud, des cheveux gris, coupés court. Dans ce boulot, vous apprenez rapidement à cerner quatre métiers : les poulets, les escrocs, les putes et les chauffeurs de taxi. Celui-ci était un poulet. En témoignait son attitude, à la frontière entre l'assurance et l'arrogance. Une attitude caractéristique de ceux qui n'hésiteraient pas à vous agiter un badge sous le nez à tout instant et vous envoyer vous faire foutre en sautillant, simplement parce qu'ils en ont le pouvoir.

Un policier dans un hôtel n'est jamais bon signe. Grégoire se demandait s'il ne devait pas appeler le

superviseur et le chef de la sécurité, mais, après quelques secondes, il décida finalement de ne pas créer d'histoires. Le type était sûrement venu pour un rendez-vous, ou peut-être cherchait-il simplement les toilettes. Le réceptionniste parcourut le hall du regard, en quête d'autres fonctionnaires de police. Mais soit ils étaient bien cachés, soit il n'y en avait pas d'autres. Il préférait cette seconde option qui signifierait que le policier était venu seul et qu'aucune grosse intervention n'était prévue.

Debout devant son ordinateur, Aniela avait, elle aussi, remarqué l'homme aux cheveux gris. Ils échangèrent un regard, Grégoire et elle. Aniela était en train de s'occuper d'un client étranger – un Allemand, sûrement, ou un Suédois. Ces derniers parlaient affreusement mal l'anglais, avec un accent dur, étrange. Quand les mots sortaient de leur bouche, ils résonnaient comme des briques cassées. Qui plus est, ils se penchaient alors vers vous avec cet air vexé, si teuton, car c'était votre faute, pour finir, toujours votre faute. Les Anglais ne valaient guère mieux. Ils bafouillaient comme s'ils picolaient dès le matin. Aucun respect pour leur propre langue. Grégoire comprenait mieux les Américains et aussi, étonnamment, les Indiens et les Arabes.

Aniela était une jolie brunette, pas très grande, à la poitrine généreuse. Elle en était parfaitement consciente. Pour venir travailler, elle revêtait des chemises trop ajustées dont le tissu se tendait à la limite du possible, et les boutons, semblait-il, allaient fuser dans tous les sens au moindre mouvement. Grégoire trouvait un tel comportement assez vulgaire, mais, par ailleurs, il aimait bien cette jeune fille, gentille, sympathique, qui l'avait beaucoup aidé les premiers jours où il avait intégré l'équipe. Il avait prévu de l'inviter à boire un café. Mais, avant d'avoir pu rassembler son courage, il l'avait vue partir à moto avec son petit ami, un plouc tout de cuir vêtu, aux cheveux gélifiés et au bronzage parfait; le réceptionniste avait donc renoncé.

L'homme aux cheveux gris parcourut le hall dans tous les sens. À l'évidence, il cherchait quelque chose. Enfin, il s'arrêta près du sapin de Noël. Celui-ci était décoré depuis le début du mois de décembre déjà – décidément trop tôt, de l'avis de Grégoire, mais puisque tel était le souhait de la direction, les autres n'avaient pas leur mot à dire. L'homme sortit de la poche de son blouson un paquet de cigarettes et en porta une à ses lèvres.

— Excusez-moi ! l'interpella Grégoire de derrière son comptoir.

L'agent de police ne semblait pas l'entendre.

— Excusez-moi ! s'écria plus fort le réceptionniste. Monsieur ! Monsieur là-bas, de dos !

L'homme aux cheveux gris sursauta. Il jeta un coup d'œil agacé au réceptionniste, comme s'il venait d'être pris sous le feu de projecteurs. Aniela était toujours aux prises avec son Germano-Suédois et tentait de lui expliquer pour la énième fois une ligne de sa facture ; Grégoire devait donc se débrouiller tout seul.

Il quitta son comptoir et s'approcha du client. Il vérifia où se trouvait le vigile de l'hôtel, au cas où il aurait absolument besoin d'aide.

— Je suis vraiment désolé, monsieur, mais il est interdit de fumer ici, dit-il.

— Mais je ne fume pas, enfin ! s'indigna l'homme aux cheveux gris.

Effectivement, sa cigarette n'était pas allumée. Grégoire savait toutefois qu'il était inutile de discuter avec ce genre de personnes, et qu'il ne fallait surtout pas leur donner raison. Il convenait d'agir avec calme, mais fermeté. Même s'il s'agissait d'un policier.

— Nous sommes vraiment désolés, monsieur, mais dans notre hôtel il est interdit de fumer. Je vous prie de bien vouloir ranger cette cigarette.

L'homme renifla. Retira la cigarette de sa bouche. La montra ostensiblement au réceptionniste, la lui fourrant

presque dans l'œil, puis, d'un geste théâtral, la rangea dans son paquet froissé.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur.

Grégoire s'apprêtait à retourner derrière son comptoir, mais l'homme aux cheveux gris le retint d'un grognement significatif.

— Oui, je vous écoute ?

— Pour accéder aux suites ?

— Les ascenseurs se trouvent...

— Je me fiche des ascenseurs, l'interrompit le policier. Une invention préhistorique qui a pour nom « escalier », ça existe encore chez vous ?

Grégoire sourit aimablement car, lorsqu'un client plaisante, il convient toujours de sourire. Même lorsqu'il s'agit d'abrutis tels que celui-là.

— Bien entendu, confirma-t-il, puis il lui indiqua le chemin, en précisant l'étage où il fallait sortir.

Le policier était intéressé par une chambre en particulier, une suite située à l'un des niveaux les plus élevés. Le réceptionniste put donc se réjouir à la pensée que l'homme aux cheveux gris s'épuiserait passablement avant d'arriver sur place.

Il retourna à son comptoir. Le Germano-Suédois se dirigeait enfin vers la sortie, traînant derrière lui une énorme valise à roulettes. Aniela replaça derrière son oreille quelques mèches rebelles.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda-t-elle.

— Et le tien ? répondit le garçon en l'interrogeant à son tour. Parce que je ne comprenais pas un mot de ce qu'il racontait.

— Je crois qu'il voulait savoir où trouver une pharmacie.

— Tu es sûre ?

— J'avais du mal à le comprendre, moi aussi. En tout cas, je lui ai indiqué le chemin de la pharmacie la plus proche.

— Et si ce n'est pas ce qu'il te demandait ?
— Il reviendra. Et le tien ? Il avait l'air louche.
— Louche ? Il avait plutôt l'air d'un flic !
— C'est ce que je disais ! s'esclaffa Aniela. Qu'est-ce qu'il voulait ?

Grégoire ouvrait déjà la bouche pour répondre lorsqu'il se rappela soudain le solide gaillard qui était arrivé à l'hôtel vingt minutes auparavant. Un type aimable et sympathique, mais avec quelque chose de pas très net dans le regard : il avait des yeux de serpent, froids, éteints. C'est lui qui avait pris la clef électronique pour la suite que cherchait précisément le policier. Ils s'étaient donné rendez-vous ici, en déduisit le réceptionniste. Ce policier et cet homme inquiétant. Et il ne pouvait rien en résulter de bon.

Dans l'hôtellerie, on vous enseignait d'abord deux choses : être attentif et oublier aussitôt. Grégoire s'en sortait à merveille avec la première des consignes. Pour ce qui était de la seconde, il décida de l'appliquer sur-le-champ. Pour son propre bien.

L'inspecteur Gruda, de la section Criminalité et Antiterrorisme de la police métropolitaine, montait lentement les marches et, pour la énième fois, maudissait en silence sa crainte des ascenseurs. Pour rien au monde il n'aurait avoué cette phobie à aucun de ses collègues de travail. Non pas qu'il ne montât jamais dedans – parfois, il n'avait pas le choix. Mais dès qu'il le pouvait, il choisissait l'escalier. Un réel souci existait avec les ascenseurs – ces petites cabines de métal, suspendues à une corde, qui vous tiraient vers le haut comme si vous n'étiez qu'un tas de planches. Après tout, les cordes pouvaient se rompre, les freins, ne pas fonctionner, et la seule chose qu'il restait à faire alors était d'appuyer sur le signal d'alarme, ce qui, bien entendu, n'était d'aucune utilité. Ou ne serait-ce que le simple fait d'être enfermé dans un ascenseur. Idem, on

était impuissant. Il fallait se contenter d'attendre dans cette cellule de deux mètres sur deux et de prier pour que les secours arrivent avant que ne vous prenne une envie de chier. Non. Chaque fois que Gruda avait le choix, il préférait les escaliers. Comme aujourd'hui.

Il parvint enfin à l'étage indiqué par le réceptionniste. Il fit une pause de deux ou trois minutes. Essuya la sueur de son front. Attendit que son cœur retrouve un rythme normal. Il prit son portable et l'éteignit, à tout hasard. Ensuite seulement il s'engagea dans le couloir et se dirigea vers la chambre. En chemin, il croisa une femme de ménage qui poussait un charriot rempli de serviettes usagées. Il s'arrêta devant la porte. Même s'il ne s'attendait pas vraiment à une mauvaise surprise, pour parer à toute éventualité, il vérifia s'il pouvait facilement atteindre le couteau caché dans une poche de son pantalon. Ils s'étaient mis d'accord pour se rencontrer sans armes, mais cette mise au point, selon Gruda, ne concernait que les pistolets. Si son hôte s'attendait vraiment à ce que l'inspecteur se pointe chez lui complètement désarmé, il devait être fou.

Le couteau était bien dans la poche. Une bonne lame repliable et solide. Il suffisait d'actionner un poussoir pour l'éjecter. Parfait pour poignarder rapidement quelqu'un.

L'inspecteur toqua. Il attendit patiemment, en prêtant l'oreille, mais n'entendit aucun bruit de pas de l'autre côté. Tout simplement, la porte s'entrouvrit avec un léger cliquetis au moment où la serrure se libérait. Gruda l'écarta plus largement. Il entra dans la chambre, referma la porte derrière lui. Il traversa un petit couloir et se retrouva dans une première pièce. Plutôt sympathique, d'ailleurs. Sur les murs jaunes étaient suspendus quelques tableaux décoratifs ; sous la fenêtre, une petite table, deux fauteuils confortables, un élégant canapé blanc.

Tournant le dos au policier, Borzestowski se tenait debout près d'un bureau. Il était vêtu d'un jean bleu clair

et d'une veste bleu marine parfaitement assortie, sous laquelle on apercevait un col roulé noir. Le gangster sortit d'un sac en plastique marqué du logo de Wolczanki une bouteille de vodka. Il l'ouvrit, prit un verre qu'il remplit à moitié.

— Je vous en sers une aussi ?

— Non, merci.

Le gangster se retourna et lui lança par-dessus l'épaule un regard soupçonneux.

— Et pourquoi donc ?

— Le foie, expliqua Gruda d'un ton indifférent. Selon mon médecin, soit je laisse tomber la boisson, soit je peux d'ores et déjà m'inscrire sur la liste pour une greffe.

Borzestowski hocha la tête avec compréhension.

— Chez moi, c'est la colonne vertébrale, confessa-t-il en buvant une gorgée. Certains jours, elle m'emmerde tellement que je l'arracherais bien de mes propres mains. Le soir, je suis obligé de m'enfiler plusieurs verres pour espérer m'endormir. Quoi qu'il en soit, je dors si peu profondément que, le matin, même le chien des voisins me réveille avec ses aboiements. Pourtant, ce n'est qu'un sale petit cabot de merde. Autrefois, je carburais aux amphètes et à la blanche, maintenant, c'est Kétoprofène et Nimésulide.

— Et c'est compatible avec l'alcool ?

— Pas vraiment. Mais vous le savez bien, Gruda, le corps humain finit par s'habituer à tout.

Le policier tordit ses lèvres en une grimace qu'on aurait pu prendre pour un sourire... avec une forte dose de bonne volonté.

— Alors, au moins un petit jus, inspecteur ?

— Orange ?

— Pomme.

— Ça ira.

Borzestowski prit à nouveau le sac en plastique et tendit bientôt au policier un verre plein, que celui-ci

accepta sans un mot. Après avoir avalé une gorgée, Gruda reposa le verre sur la table. Il alla jusqu'à la fenêtre, ouvrit un peu les rideaux et, durant quelques secondes, observa l'aéroport voisin et la piste de décollage où s'avavançait justement un avion de passagers de la ligne KLM.

Il tambourina contre la vitre.

— Tu devrais être dedans, dit-il en désignant l'engin.

Borzestowski fit tourner la vodka dans son verre, comme s'il s'agissait de whisky.

— Et il s'envole vers quelle destination ?

— Peu importe.

— Ah ! Eh bien dans ce cas, non merci, inspecteur.

— Je crois que tu n'as pas compris. Tu as reçu un avertissement. L'idée n'était pas de moi, mais cela n'a plus maintenant la moindre importance. Tu devrais profiter de l'occasion. Embarquer tes dollars dans une valise et ficher le camp de ce pays pendant qu'on ne t'a pas encore enfilé les menottes.

— Je vous remercie du conseil, mais je n'en profiterai pas.

— Tu devrais.

— Vous avez enfin fini de parler, Gruda ? De jouer les gros durs ? Vous m'avez suffisamment menacé ou ça va durer encore un peu ? Ou peut-être que c'est à mon tour maintenant ? demanda le gangster d'un ton narquois, mais son regard était calme et concentré.

Menaçant. Comme s'il s'apprêtait à l'attaque.

— Parle ! grogna Gruda.

Il ne pouvait se laisser désorienter. Il était venu ici à seule fin de discuter. De transmettre une information. De recueillir une réponse. De s'assurer que Borzestowski avait bien tout compris. Sans se laisser berner ce faisant. Le gangster disait une chose, en pensait une autre, puis agissait autrement encore. Sans cesse concentré uniquement sur ce qui pouvait lui apporter un quelconque profit. Impitoyable et rusé. C'est de cette façon qu'il s'était

maintenu au sommet. Qu'il avait réussi.

— Mieszko doit cesser de balancer.

L'avion KLM s'avança sur la piste d'envol et disparut derrière un bâtiment du terminal. Gruda s'éloigna de la fenêtre. Il traversa la pièce, heurtant du genou au passage l'un des fauteuils.

— Qu'on se mette d'accord, reprit le policier après un instant de réflexion, Mieszko n'est pas l'objet de notre discussion.

— Bien au contraire, Gruda ! Il est l'unique objet de notre discussion. L'unique raison pour laquelle j'ai organisé notre petite rencontre. Et je sais que vous n'êtes qu'un messenger, donc transmettez ceci à Andrzejewski : que Mieszko se la ferme.

— Impossible.

Borzystowski prit une mine affligée. Fausse. Comme lui-même.

— Dommage, marmonna-t-il. Mais vous devez savoir une chose, Gruda. S'il parle, alors moi aussi, je parlerai.

Le policier haussa les épaules.

— Tu peux parler autant que tu veux. Tu crois qu'il se trouvera quelqu'un qui voudra t'écouter ?

— Oh ! Je suis certain qu'un gangster repent trouvera toujours son public. Regardez La Masse¹. Depuis qu'il a écrit son livre sur sa vie de gangster, on le voit partout, cet ancien mafieux.

— Mais lui n'a jamais tué personne !

— Tandis que moi, oui ?

— Nous savons tous les deux ce qu'il en est. Et nous savons tous les deux, pas vrai ?, que même si tu trouves

1 « La Masse », surnom de l'ex-comptable d'un groupe mafieux polonais. Il a bénéficié du statut de témoin protégé pour avoir donné à la justice des informations permettant d'arrêter plusieurs de ses anciens « collègues ». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

quelqu'un qui veuille t'écouter, ce sera ta parole contre la nôtre. Et il faudrait être un idiot pour te croire toi.

— Des idiots, il n'en manque pas.

Gruda pouffa. Borzestowski avala la vodka contenue dans son verre. Son corps se raidit tout entier lorsque l'alcool descendit jusqu'à son estomac, et le policier se dit que le gangster, malgré les années qui passaient, était toujours en bonne forme. Les hommes du milieu s'empâtent rapidement, en général. Trop d'alcool, encore plus de mauvaise bouffe. Quelques années à peine et on pourrait les croire tout droit sortis d'un congrès pour diabétiques.

Mais pas Borzestowski.

— Les choses étaient ce qu'elles étaient, dit le gangster. Mais ce n'est plus le cas. Ce n'est plus parole contre parole, maintenant.

— Et pourquoi donc ?

— Mais parce que vous avez fini par les trouver, voyons !

Gruda sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Je ne sais rien de tout ça.

— Ne plaisantez pas, inspecteur. Tous les médias ont annoncé que vous aviez déterré des corps près de la Vistule. Certes, il aurait pu s'agir de n'importe qui. Vous n'étiez pas les seuls à utiliser le voisinage comme cimetière. Par endroits, où que tu plantes ta pelle, tu trouves des ossements. Mais j'ai maintenant l'assurance qu'il s'agit bien d'eux.

— Et d'où te vient une telle assurance ?

— Nous n'aurions pas cette conversation s'il ne s'agissait pas d'eux, rétorqua Borzestowski en reposant son verre. Jusqu'à présent, effectivement, je pouvais parler autant que je voulais, mais les corps sont là, maintenant, les preuves sont là. Ce policier – Kochan, c'est ça ? – a fait du bon boulot. Je dois me souvenir de le remercier. Il m'a épargné bien des soucis.

— Cela ne change rien.

— Cela change tout, dit Borzestowski en détachant bien ses paroles. Car, à partir de ce moment, si je plonge, vous plongez avec moi. Et c'est bien cela que vous allez transmettre à Andrzejewski.

Gruda mit la main dans sa poche Il sentit le manche du couteau sous ses doigts. Quelque trois mètres le séparaient de Borzestowski. Il pouvait s'en approcher d'un mètre avant d'éveiller ses soupçons. Puis il sortirait rapidement le couteau, libérerait la lame et la planterait dans le cœur du gangster. Dans le côté gauche de la cage thoracique, deuxième ou troisième espace intercostal. N'importe où dans cette région. Si ce n'est le cœur, il toucherait le poumon ou l'aorte abdominale; ensuite il regarderait tranquillement le salopard agoniser. Qu'avait-il touché dans cette pièce? Seulement son verre et la vitre. Les empreintes sur les fenêtres, il pourrait les effacer, le verre, l'emporter avec lui. Mais l'hôtel était équipé de caméras de sécurité et, en bas, il avait attiré l'attention du réceptionniste. Et surtout, dans la vie, il n'existait pas de solutions simples. Borzestowski était venu ici prêt à la bagarre. Il devait à coup sûr garder un atout dans sa manche. Aussi Gruda relâcha-t-il le manche du couteau et sortit les mains de sa poche. Elles pendaient maintenant le long de son corps, pour que le gangster puisse voir qu'il n'était pas armé.

— Je transmettrai, dit-il. Mais, à ta place, je m'intéresserais quand même aux billets d'avion à destination d'un endroit sympa, sous le soleil. L'aéroport d'Okecie n'est pas loin.

L'inspecteur voulut faire demi-tour et partir.

— Tu vas te faire baiser, Gruda, lui lança Borzestowski en l'arrêtant à mi-chemin.

— Comment ça?

— À ton avis? Andrzejewski va te jouer un sale tour.

— Excuse-moi d'être aussi direct, mais tu avais la tête dans le cul et tu sais que dalle!

Le gangster eut un rire de gorge, bref et désagréable.

— Bien. J'en prends note.

— Apprends-le par cœur de préférence, pour ne pas te tromper quand tu te le répéteras.

— Tu comptes sur Andrzejewski, Gruda. Sous prétexte que vous êtes trempés tous les deux là-dedans. Mais tu as tort. Regarde où tu en es, toujours inspecteur, et vois, lui, où il en est. Et pourtant vous les avez tués ensemble. Qu'est-ce que ça t'a apporté ? Et à lui ?

— Rien.

— Tu en es sûr ? Il habite où, Andrzejewski ?

Gruda se taisait.

— Dans le quartier de Konstancin, répondit à sa place Borzestowski. Où il possède une belle petite maison. Tu crois que c'est avec son salaire de policier qu'il a pu se l'acheter ?

Le policier se mordit les lèvres, puis eut un large sourire. Il pointa un doigt vers l'homme, de manière énergique et menaçante :

— Astucieux ! Vraiment très futé.

— Il te sacrifiera à la moindre occasion. Conseil d'ami.

— Nous ne sommes pas amis.

— Mais nous pouvons le devenir.

— Plutôt passer ma bite au broyeur, répondit Gruda, et il sortit sans un mot de plus.

— Tu y seras peut-être obligé, marmonna le gangster dans sa barbe lorsque la porte claqua derrière le policier.

La Sèche avait visionné ce film des dizaines de fois. L'écœurement du début avait disparu depuis longtemps, laissant place à son esprit analytique, froid, et à l'admiration qu'elle éprouvait pour la jeune fille qui avait planifié et réalisé tout cela. La policière ne pouvait qu'imaginer

les efforts, la préparation, le sang-froid que cela avait nécessité de sa part.

Pour finir, elle était morte de manière stupide.

La Sèche leva sa bouteille de bière en un toast muet à Zuzanna Latkowska¹.

La première difficulté avait été de s'introduire dans la maison où Celtycki avait organisé son petit bordel. La jeune femme avait dû entrer sans se faire repérer. Se procurer la clef, ce qui, en l'occurrence, n'avait pas dû poser trop de problèmes puisque, après tout, elle travaillait comme nounou chez les Celtycki. Entrer dans le local. Installer le matériel. Remettre la clef avant qu'on ne s'aperçoive de sa disparition. Somme toute, elle avait pu en obtenir un double, ce qui semblait le plus rationnel. Deuxième difficulté : acquérir du matériel de surveillance. Ce qui n'était pas aussi simple et évident qu'on pourrait le croire. Particulièrement pour quelqu'un qui, selon toute vraisemblance, agissait ainsi pour la première fois de sa vie. Évidemment, on pouvait tout trouver sur Internet, même si l'on oubliait souvent que la plupart des articles qu'on y proposait ne valaient rien. L'acquisition du matériel ne résolvait pas le problème, pourtant, puisque surgissait alors la difficulté numéro trois : son installation. Il fallait cacher les micros dans des endroits où ils seraient invisibles, mais où, en même temps, ils capteraient les sons correctement, de manière claire. Cela requérait une certaine connaissance et de l'ingéniosité. Difficulté numéro quatre : réaliser toute cette opération sans se faire surprendre.

Zuzanna Latkowska avait réussi. Et elle avait même pu installer une caméra dans cet appartement. C'est tout ce qui avait été enregistré. Ou alors, c'est le seul enregistrement que la jeune fille avait jugé suffisamment intéressant pour être conservé.

1 Cf. *La Cité des Rêves*.

La caméra avait été placée dans un coin de la pièce, de manière à englober le plus grand angle de vision. La vidéo était privée de son, mais d'une qualité tout à fait honorable cependant. Zuzanna Latkowska ne l'avait pas montée, mais sans doute raccourcie. Les premières scènes étaient assez innocentes. Cinq personnes réunies dans la pièce. Toutes à peu près du même âge, trente-cinq ans environ. Quatre sont en costume, un homme est vêtu d'un jean et d'un élégant pull en V. Le langage de leurs corps, leurs gestes, leur comportement indiquent qu'ils se connaissent bien.

L'ambiance est décontractée. Les hommes discutent. Ôtent leur veste. Défont le premier bouton de leur chemise. L'un d'eux sort de sa poche un sac en plastique et de son portefeuille sa carte de crédit. Il verse de la drogue sur le plateau de la table, cocaïne, probablement, bien qu'il puisse s'agir d'autre chose, et il forme de longs traits réguliers. Il roule un billet de banque et aspire. Il invite les autres à la dégustation. Deux en profitent. Le type au pull en V disparaît du cadre un moment pour revenir moins d'une minute plus tard, deux bouteilles de bière à la main. Il en tend une à son camarade.

À un certain moment, les conversations cessent.

Une nouvelle personne apparaît dans l'objectif de la caméra. Un blond aux cheveux coupés court, qui mène devant lui un jeune garçon. Le blond est vêtu de la même façon que ses confrères, un pantalon de costume, une chemise bleue, une cravate nonchalamment rejetée derrière l'épaule.

Le garçon est presque nu. Il n'a sur lui qu'un boxer et des chaussettes noires qui montent jusqu'à mi-mollet.

Trois des hommes commencent à applaudir. Celui en pull secoue la tête d'incrédulité. Il est amusé. Un autre lève les mains comme s'il annonçait qu'il se rendait, que pour lui, c'en est trop. Un chauve, debout à ses côtés, lui claque la main dans le dos, paume ouverte.

Le garçon semble avoir une vingtaine d'années. Il est maigre. On voit ses côtes, son ventre plat, mais pas musclé. Ce n'est pas le genre sportif ou qui bouge beaucoup. De l'avis de la Sèche, il doit passer la plupart de son temps assis devant un ordinateur. Ses cheveux sont coiffés à la mode : un peu longs, dégradés et sculptés, une frange qui tombe sur son front. Il semble être sous l'effet de stupéfiants, chancelle sur ses jambes. Jette des regards incertains autour de lui, comme s'il ne savait pas vraiment où il se trouvait ni ce qui lui arrivait. Mais même la drogue ne peut étouffer sa peur. Il respire très vite. Sa poitrine se déplace de haut en bas, au rythme des battements de son cœur.

Le blond lui donne des tapes rassurantes sur les bras. Le garçon se retourne vers lui et reçoit alors un coup droit en pleine figure, il tombe. L'homme en pull avale une grande gorgée de bière, comme pour se donner du courage. Et, étonnamment, il bouge le premier.

La Sèche stoppa le défilement du film. Elle tambourina sur le bureau. Sur l'écran est figé l'homme au pull en V : cheveux bruns, une barbe taillée court, il porte des lunettes, qu'il vient d'enlever pour les tendre à quelqu'un se trouvant hors du cadre. Un visage agréable, assez délicat, qui pourrait être celui d'un homme de loi, d'un comptable, quelqu'un au métier tranquille, qui aime les arts, s'intéresse à la photographie ou bien passe des week-ends en plein air, à peindre des paysages. Et rentre chez lui à la même heure chaque jour, dans une localité de la banlieue varsoivienne où l'attendent son épouse et deux charmants bambins.

La policière relança le magnéto. L'homme se débarrasse aussi de sa bière. Il déboutonne son pantalon et fond sur le garçon. D'une main, il lui serre le cou tandis que l'autre se balade du côté de son boxer. L'espace d'un instant, le garçon semble reprendre ses esprits. L'effroi se peint sur son visage. Il commence à se débattre. L'homme

ne parvient pas à ses fins. Il est agacé. Le garçon réussit presque à le repousser. À ce moment-là intervient l'un des types en costume. Il commence par lui coller une beigne, puis le maintient au sol. Alors seulement l'homme en pull arrive à retirer son boxer à la victime. Il la pénètre. Il a du mal, car il n'utilise aucun lubrifiant. Il s'agite lentement. S'emporte. Soudain, il attrape le garçon par les cheveux et l'attire violemment vers lui. La caméra saisit parfaitement le visage du jeune homme. Ses traits se crispent brusquement. La salive, la morve et les larmes font briller sa peau rouge. Il a la bouche grande ouverte. On dirait qu'il a le hoquet plutôt qu'il ne crie. L'un des hommes en cravate enlève tranquillement son pantalon. Il vient se tenir à côté. Il observe toute la scène avec calme. Comme, du reste, tous les autres. Personne ne marque le moindre étonnement. À croire que ce n'est pas la première fois qu'ils voient ce genre de choses. La routine. Le type qui attend finit sans doute par s'impatienter. Il écarte l'homme en pull et prend sa place. L'autre se redresse. Il semble à la fois épuisé et dégoûté. Il essuie la sueur de son visage rougi. Un des types, serviable, lui tend une bière. Le premier engloutit toute la bouteille en une seule goulée. Deux autres gars encore prennent part au viol. Pour finir, le blond se poste au-dessus du garçon et lui pisse sur le visage. Puis, en refermant sa braguette, il éclate de rire comme s'il venait de raconter la meilleure blague.

Des six hommes enregistrés sur la bande, la Sèche a réussi à en identifier cinq. Trois députés, de trois partis différents. Un homme d'affaires, soixantième et quelque dans la liste des hommes les plus riches de Pologne. Un journaliste qui change de station comme on change de chemise et signe un contrat royal dans chacune d'elles. La lieutenantante n'est pas parvenue à établir qui était le blond.

Et, le plus important, elle ignorait qui était la victime.

Elle s'était interrogée très longuement sur ce qu'il convenait de faire avec le matériel rassemblé par Zuzanna Latkowska. Elle avait rejeté sa première idée, qui était de tout balancer sur Internet, YouTube, Facebook et autres, s'il le fallait. Pour l'instant, personne n'était au courant de ces dossiers, ce qui lui donnait un avantage. Par ailleurs, elle ne voulait pas perdre le contrôle de la situation. Autre raison encore. La plus importante. La Sèche craignait qu'ils s'en tirent à bon compte. Certes, la vidéo était brutale, sans équivoque, les personnes présentes auraient d'énormes problèmes. Mais il s'agissait de gens connus, influents. Ils pourraient très bien inventer une histoire, prétendre qu'il n'était pas question de viol, simplement d'un petit jeu gay, qu'on attaquait leur vie privée, qu'on fouillait dans leurs affaires personnelles. Ils se feraient passer pour des victimes eux-mêmes. Les images étaient fortes, mais pas suffisamment, en ce qui les concernait. La policière avait besoin de davantage de preuves. Elle devait trouver ce garçon. Faire en sorte qu'il parle. Elle ne pouvait pas permettre que des violeurs restent en liberté.

Pas une seconde fois.